

## Gaël Giraud : “La pandémie a révélé notre vulnérabilité”

La Vie 21/05/2020 Interview Olivier Nouaillas



Mathieu Genon. Leemage

Jésuite, ancien chef économiste de l'Agence française de développement, directeur de recherche au CNRS et président d'honneur de l'Institut Rousseau, Gaël Giraud est une voix singulière dans le monde économique. Auteur d'*Illusion financière* (l'Atelier) et contributeur des documents ayant servi de base à l'encyclique *Laudato si'*, il aigüise d'année en année sa critique du système.

**La Vie. Un nouveau concept mis en avant par plusieurs organisations internationales et ONG vise à promouvoir le « One Health », c'est-à-dire le lien entre santé humaine, santé animale et santé des écosystèmes. Y voyez-vous une résonance avec l'encyclique *Laudato si'* ?**

Complètement. Il nous faut comprendre que l'humanité est insérée dans la Création, depuis toujours, dans une espèce de vaste dialogue qui parle des langues bizarres. C'est ce qui s'est passé avec la pandémie : la destruction des écosystèmes naturels à laquelle nous, les êtres humains, nous procédons, notamment à travers la déforestation, a mis en contact soit directement des êtres humains, soit des animaux qui nous sont proches, avec des animaux de la forêt profonde – typiquement, dans le cas des coronavirus, des chauves-souris. On se croyait dans un monde sourd, dans une anthropologie du XVI<sup>e</sup> siècle fondée sur la toute-puissance d'un être humain isolé dans une grande solitude métaphysique. Ce n'est pas du tout la vision de *Laudato si'*, qui développe au contraire une anthropologie relationnelle des hommes entre eux et des hommes avec la Création. Et c'est tout cela qui nous saute à la figure aujourd'hui.

**Quel enseignement majeur tirez-vous de cette pandémie ?**

Une vulnérabilité à deux niveaux. D'abord d'un point de vue sanitaire, et ensuite avec l'interruption des chaînes d'approvisionnement international, qui risque de provoquer des famines, notamment en Afrique et en Inde. C'est le contre-coup d'une mondialisation marchande que l'on a organisée depuis 40 ans autour de chaînes de valeurs à flux tendus sans stocks, et ce, pour maximiser le rendement à court terme. Et qui est complètement non résiliente face à des chocs comme celui que nous vivons.

**De nombreuses voix souhaitent que la santé devienne un bien commun. Croyez-vous qu'un réel tournant puisse s'opérer dans les valeurs qui guidaient jusqu'à présent nos sociétés ?**

Nous ne viendrons pas à bout de cette pandémie sans une authentique coopération. Par exemple, nous ne nous sommes débarrassés de la variole dans les années 1970 qu'avec une campagne de vaccination mondiale et efficace. Cette urgence nous explose à la figure alors que le multilatéralisme onusien est en train de s'effondrer. La santé, c'est effectivement un commun mondial et pour cela il faut inventer des nouvelles structures mondiales. Un peu sur le modèle de Drugs for Neglected Disease (« médicaments contre les maladies négligées »), un consortium à but non lucratif fondé à Genève en 2003, qui réunit des États, mais aussi le secteur privé pharmaceutique, la société civile et des ONG.

**Pour avancer dans ce sens, ne faudrait-il commencer par remplacer le fameux PIB, adossé uniquement à la croissance ?**

Oui : en même temps qu'il faut renoncer à un libre-échange destructeur en revenant à un protectionnisme intelligent, il faudrait au minimum un indicateur qui prendrait en compte tous les aspects du développement humain. Avec cinq piliers : le revenu par tête (l'héritage du PIB), l'éducation, l'espérance de vie en bonne santé, mais aussi la réduction des inégalités et la pression anthropique sur les écosystèmes à travers le calcul de notre empreinte écologique. C'est pour cela que je ne suis ni « collapsionniste » ni « effondriste », car je suis frappé par l'inventivité de tous ceux qui réfléchissent à un « monde d'après » qui doit surtout ne pas ressusciter le monde d'hier.